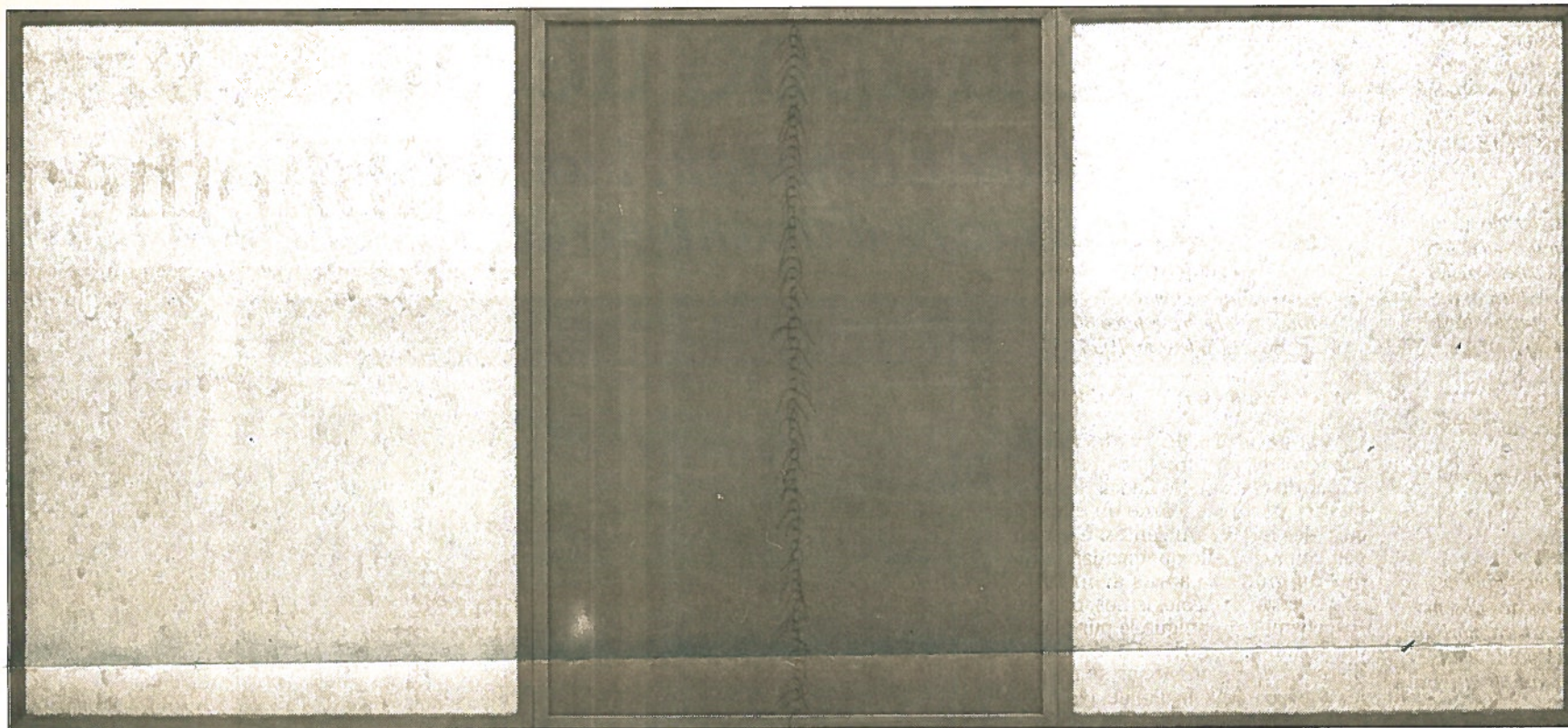


ARTS

ARTS VISUELS

Enfance,
de Myriam
Laplante.

SOURCE GALERIE DARE-DARE

Vive l'intimité entre l'œuvre et le spectateur!

MONA HAKIM

MYRIAM LAPLANTE

Galerie Dare-dare, 279 rue Sherbrooke O.
esp.311B. Jusqu'au 6 février

Il y a de ces expositions qui se manifestent discrètement, sans exubérance ni arrogance, vouées plutôt à se faire sagement apprivoiser. En prenant le temps qu'il faut pour les observer, mille et une subtilités pointent chez elles avec astuces. C'est le cas du travail de Myriam Laplante accroché en ce moment aux cimaises de la galerie Dare dare. Les œuvres de cette artiste originaire de Chittagong au Bangladesh, résidant depuis huit ans à Rome, possèdent une telle finesse et sensibilité qu'elles parviennent à nous faire oublier que leurs assises sont avant tout formelles. Ne vous y méprenez pas, il s'agit ici d'un formalisme moelleux, chevelu et on ne peut plus sensuel. On cherchait un renouvellement du genre, en voici une belle démonstration. Simple, efficace et surtout sans prétention.

Au premier contact, les œuvres murales font figure de masses géométriques, minimales et distantes. A y regarder de plus près, chacune d'elles est tapissée d'un nombre incalculable de minuscules plumes d'oiseaux. Surfaces douillettes et duveteuses qui caressent le plan du tableau et ne demandent qu'à se faire tâtonner. Surfaces toutefois trompeuses, car derrière ces soyeux et confortables duvets subsistent de fortes tensions. Tensions d'abord formelles: ici le noir côtoie le blanc, là une peau de cire cicatrisée et fruste s'immisce entre deux pans de plumes; ailleurs deux touffes de crins opposent

des crinières de cuir semblables à des fouets, alors le métal d'un coffre-fort tranchera radicalement sur son plumard.

Choc des matériaux qui masquent non moins des dualités plus conceptuelles et implicites celles-là. Conflit d'identité, conflit des sexes, autant ceux créés par la nature que par une société pénétrée de cruauté, mentionnera l'artiste dans son texte de présentation. De là la figure du fouet, de la cicatrice, des grillages, clôtures et labyrinthes, du coffre-fort en forme de cage. Sans oublier ce très beau tableau-objet intitulé *Drapeau* derrière lequel des sous-vêtements féminins et masculins se tiennent en face à face et s'étouffent mutuellement dans leur trop étroite penderie. Toutes ces images évoquent les tiraillements, ambivalences et réclusions qu'impose une société basée sur les rivalités.

Mais hormis ces concepts théoriques, il faut davantage s'attarder sur la façon toute sensuelle dont cette artiste recrée des corps tactiles par la simple osmose des formes géométriques et des matériaux. Sur la façon dont elle compose «picturalement» par l'accumulation de matières tantôt solides, tantôt fluides. Sur les compositions minimales qui entretiennent des correspondances étroites avec le mur (tous les objets semblent émerger du fond mural), comme le fait si bien la peinture quand elle déborde de son cadre. Avec ses gestes méticuleux et patients qui se servent finement des règles de l'art, Laplante ourdit une séduisante et rassurante peau-enveloppe afin de mieux panser les plaies des corps blessés. Un exercice tout en douceur, sans brusquerie ni complaisance.

MARIELA BORELLO

Galerie B312, 372 ste-Catherine O. esp.312
jusqu'au 5 février

À la petite galerie B312, Mariela Borello parle elle aussi des cohésions et des frictions entre corps personnel et corps social. Des uniformes d'écolières en papier brun, une immense perruque en laine d'acier et des plaques de cire épinglées au mur, comme une exhibition de peaux arrachées, traduisent les procédés par lesquels les individus (et plus particulièrement ici les femmes) adhèrent au monde insidieux des apparences. *Absence* met en évidence l'envers de la médaille, là où la beauté rime avec torture et inconfort, où la société dicte ses contraintes.

À l'opposé de Myriam Laplante, beaucoup plus raffinée dans son approche, Borello procède par matériaux bruts et grossiers. La démarche n'est pas inintéressante, mais l'exubérance des objets oblitère peut-être trop le contenu initial. En exploitant toutes deux les sévices infligés au corps, Laplante ira plus loin en y transposant avec doigté les blessures mentales. Les deux expositions méritent néanmoins d'être visitées simultanément, ne serait-ce que pour palper deux manières distinctes de revêtir des corps lésés.

DESSIN À DESSEIN

Galerie UQAM, 1400 rue Berri
jusqu'au 12 février

Après *Parti pris de peindre*, qui clamait haut et fort la validité et la vitalité de la peinture ac-

tuelle, voilà que les professeurs du département d'arts plastiques recidivent, toujours à la Galerie de l'UQAM, avec *Dessin à dessein*, his toire de casser une fois pour toutes l'image de parent pauvre qui a toujours malicieusement poursuivi cette discipline. Il me semble même que les œuvres sur papier (y inclus le dessin) ne se sont jamais autant affichées et affirmées que ces dernières années.

Au menu: les œuvres de 24 artistes sélectionnées par huit commissaires, pour la plupart enseignants de l'UQAM. Précisons que les exposants, eux, ne sont pas forcément rattachés à l'institution. Le champ est large chevauchant des propositions plus académiques à d'autres plus avant-gardistes. A ce titre, le pendant didactique d'une telle exposition joue fort bien son rôle. Ici le dessin courtise les autres disciplines et témoigne manifestement d'un éclatement du genre.

A certains moments, l'apport photographique et sculptural prend toutefois une telle importance qu'on se demande s'il est encore pertinent de juger encore ces œuvres en terme de dessin. C'est le cas entre autres de Serge Tousignant (photo), Madeleine Doré (sculpture) ou Carla Whiteside (murale sculptée). Il faut du reste porter attention à la frise colorée de François Morelli ornant une des poutrelles du plafond de la galerie.

Une paire de jumelles est ici nécessaire tant pour repérer l'œuvre que pour disséquer en détail et en voyeur son anatomie. Un des plus beaux rapports d'intimité entre œuvre et spectateur.

Dessin à Dessein dans tous les azimuts, à l'UQAM



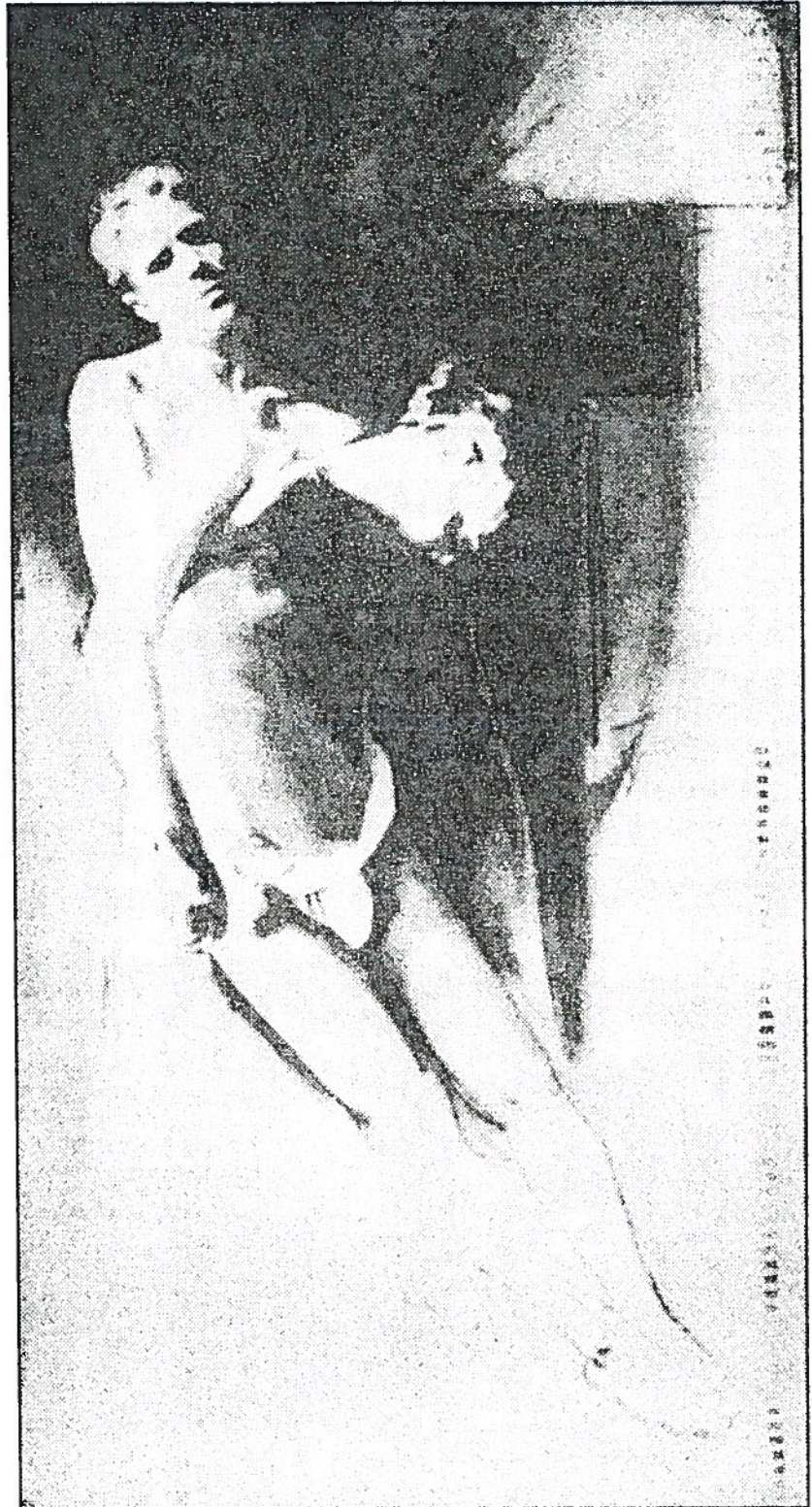
**RAYMOND
BERNATCHEZ**

■ Depuis quelques années, la galerie de l'UQAM monte dans sa grande salle, avec la participation des professeurs du département d'arts plastiques de l'université, une exposition de groupe. Les profs se concertent, invitent à leur tour quelques artistes de l'extérieur à se joindre à eux, et présentent leurs propres travaux au public. Cette année, les professeurs semblent avoir décidé de faire relâche et de jouer plutôt le rôle de conservateurs; ce qui confère à l'exposition *Dessin à Dessein*, présentée jusqu'au 12 février, un certain caractère... pyramidal.

Huit conservateurs ou commissaires pour 24 artistes exposants c'est un rapport inusité qui nous indique déjà que le commissaire-chef, Lucio de Heusch, n'a pas eu la partie facile pour présenter en collaboration avec ses sept collègues, dont quelques profs de l'UQAM, une conception homogène de la notion de dessin et de dessein.

Si dans la majorité des cas les oeuvres sélectionnées s'insèrent bien dans l'intention de départ, leur justification est on ne peut plus douteuse lorsqu'on nous propose une fresque sur plâtre, une installation, quand ce n'est pas tout bonnement une oeuvre métallique.

Les commissaires-conservateurs Lucio de Heusch, Jocelyn Jean, Nicole Jolicoeur, Paul Lacroix, Claude Mongrain, Suzanne Pasquin, Denis Rousseau et Hélène Roy semblent donc avoir privilégié la liberté d'expression à une lecture étriquée du thème proposé et avoir conféré à dessein un sens large au mot dessin, englobant l'espace tridimensionnel et l'ombre projetée par la lumière ambiante, n'établissant somme toute qu'une ligne de démarcation entre le dessin et la peinture.



Le porteur I, de Paul Béliveau.

PHOTO PIERRE LALUMIERE, La Presse

GALERIES D'ART

La notion de dessin englobe, dans la perception des commissaires, aussi bien les photos-montages couleurs de Serge Tousignant, des gravures sur verre de Odette Leblanc, des techniques mixtes de Christine Major (bien que dans le volet central de *Panique morale* l'acrylique sur aluminium semble narguer le dessin), des graphites sur papier de Alleyn, une encre et aquarelle de Rodchenko, de la pellicule cinématographique gravée etc...

La question soulevée est somme toute celle-ci: qu'est-ce que le dessin? S'il semble aller de soi que nous répondions par la négative à la proposition de la commissaire Hélène Roy qui a choisi d'inclure les mâchoires métalliques de Claudine Cotton dans cette catégorie, nous ne saurions la remercier trop, d'avoir proposé dans son segment Dessin en Exil, trois oeuvres de Carl Bouchard, qui ne semblent pas da-

vantage relever du dessin mais qui n'en sont pas moins fascinantes.

Avec une simplicité déconcertante, Bouchard «dessine» sur de simples feuilles de papier, des motifs réalisés à l'aide de broches métalliques mises en place à l'aide d'une brocheuse précisément. Dans *Un Nu*, Bouchard a également pratiqué à même le papier de fines incisions, s'en servant ensuite comme fils de trame pour insérer et superposer un «tissage» d'alumettes. Comment Bouchard s'y prend-t-il pour exercer avec de tels petits moyens (du papier, des broches, de l'encre, des alumettes) une telle fascination sur nous? La chose n'est pas aisée à expliquer. Comment expliquer une émotion lorsqu'elle est purement esthétique?

Figurativement, c'est un fusain et crayon de Paul Béliveau, Le

porteur I qui a surtout retenu notre attention. Un homme que nous devinons nu, le porteur, déplace le corps dénudé et pantelant d'un autre autre homme. Le propos est actuel également dans le sens où il laisse à l'observateur une marge de manoeuvre pour interpréter l'oeuvre comme il lui convient. L'homme porté est-il ivre ou mort? Est-il l'amant du porteur, un ami, son frère? Le porteur dont nous ne voyons pas le corps est-il nu effectivement? Si oui pourquoi l'est-il?

Philosophiquement pour ne pas dire politiquement, c'est 100 \$ = 100 arbres de François Morelli qui a suscité pour nous le plus grand intérêt. Cinquante cadres sont alignés et superposés. Chaque cadre contient un billet américain d'un dollar dont nous

→ ne voyons forcément qu'une face. Et sur chaque billet de banque, Morelli a dessiné à l'encre, un arbre. Un arbre différent chaque fois. Arbres d'ici et d'ailleurs, chênes bien pourvus de feuilles ou conifères squelettiques rongés à l'os sans doute par les pluies acides. L'arbre devenu papier, exprimant une valeur commerciale, industrielle; la société de consommation qui consomme les arbres de toutes les forêts du monde. Comme un serpent qui se mord la queue.

Ont été réunis de la sorte par les «commissaires» Lucio de

Heusch, Jocelyn Jean, Nicole Jolicoeur, Paul Lacroix, Claude Mongrain, Suzanne Pasquin, Denis Rousseau et Hélène Roy les artistes suivants: Edmund Alleyn, Paul Béliveau, Carl Bouchard, François Chevalier, Claudine Cotton, Madeleine Doré, Jean Dubois, Marvin Gasoi, Pierre Hébert, Shelagh Keeley, Christian Kiopini, Kiri Kolar, Renée Lavillante, Odette Leblanc, Christine Major, François Morelli, John Noestheden, Manon Pelletier, Karen Pick, Alexandre Rodchen-

ko, Serge Tousignant, Theo Van Doesburg, Mia Westerlund et Carla Whiteside.

L'accès est gratuit. La Galerie de l'UQAM est située au Pavillon Judith-Jasmin de l'Université du Québec à Montréal, 1400 Berri, salle J-R120. Le 3 février, de 13 h à 18 h, des artistes de l'exposition *Dessin à Dessin* participeront à une rencontre avec le public et feront part de leurs réflexions sur la pratique du dessin, sur son évolution et sur sa pertinence dans le contexte artistique actuel.